

QUELQUES ELEMENTS DE LA SIGNIFICATION CHEZ FREGE, PUTNAM ET SEARLE.

On se propose, ici, d'examiner brièvement quelques idées de Frege, Putnam et Searle. Frege figure comme le « grand-père » incontesté de la philosophie du langage et ses écrits sont une source à laquelle toute la tradition analytique s'est constamment référée. En ce qui concerne Putnam, c'est sa thèse qui dit que « les significations ne sont pas dans la tête » qui nous intéresse. Et enfin Searle discute l'idée de Putnam ; et avec lui nous observerons quelques arguments qui pourraient être avancés contre Putnam.

Putnam et Searle ne présentent, chacun, qu'une certaine tendance de la philosophie du langage. Il ne s'agit pas de dresser un tableau complet de ce qui se fait dans les recherches sur le langage. Ce qui, à travers ces trois philosophes, nous intéresse, ce sont quelques conceptions de la signification. Lorsque nous parlons comment pouvons-nous déterminer que nous nous référons à la même chose que notre interlocuteur ? Et qu'est-ce que la signification ? Où se trouve-t-elle ? Dans la tête ?

Dans la philosophie du langage il y a quelques questions et problèmes fondamentaux qui, dans une large mesure, ont été mis en évidence par Gottlob Frege. Ce n'est pas le premier à s'intéresser au langage et il est certainement faux de dire que l'intérêt accordé au langage remonte uniquement à la fin du XIX^{ème} siècle – époque où furent publiés les écrits du mathématicien et philosophe. Toutefois Frege se distingue des autres philosophes qui s'intéressèrent par le passé au langage, par le fait que ce sont finalement les problèmes qu'il mit en évidence qui donnèrent droit à la philosophie du langage au titre de discipline autonome.

Frege était philosophe et mathématicien, et s'il s'est intéressé au langage c'est au travers d'une tentative de refonder l'arithmétique sur une base de la logique. Entreprise colossale qui s'est soldée par un échec (son système s'étant révélé contradictoire), mais qui eut une grande influence sur un nombre considérable de recherches dans le domaine de la logique ou de l'analyse du langage. Les travaux de Frege sont pour la philosophie du langage (ou philosophie tout court) une mine de richesses à laquelle de

nombreux philosophes empruntèrent largement et qui suscitèrent des critiques d'où jaillirent de nouvelles idées, tout au long du XX^{ème} siècle.

Frege¹ s'interrogeait sur la notion d'égalité. Qu'est ce qu'une égalité ? Qu'est-ce que *veut dire* une égalité ? Comment distinguer une égalité du type « $a=a$ » d'une autre telle que « $a=b$ ». Qu'est-ce qui diffère du premier cas au deuxième cas ?

L'analyse des identités conduit Frege à distinguer, dans un énoncé, un sens (Sinn) et une dénotation (Bedeutung). Dans un énoncé du type « $a=a$ » et d'un autre du type « $a=b$ » la relation n'exprime pas de différence sur ce que représente les différents termes. Trivialement dit, on parle toujours de la même chose : « a » est la même chose que « a », et dans l'autre cas, « a » est la même chose que « b ». C'est ce que signifie l'égalité dans ce cas.

« a » et « b » représentent des objets, des choses (« a » et « b » sont employés, dans notre exemple, comme des constantes individuelles qui remplacent des noms propres).

Donc « $a=b$ » signifie que, tant « a » que « b » représentent un même objet. Frege dirait qu'ils ont une même *dénotation*. Et ce qui change entre le fait de dire « a » ou « b » pour une même dénotation c'est le *sens*.

Le sens est ce qui donne la dénotation. C'est au travers du sens que l'on comprend la dénotation. Il peut y avoir plusieurs sens pour une dénotation. Le sens de, « le président du conseil fédéral » dénote l'homme Pascal Couchepin. De même « le chef du département de l'intérieur » dénote toujours le même homme. Le sens n'est pas le même, mais la dénotation est identique. La dénotation, comme nous l'avons déjà plus ou moins explicitée, est l'objet auquel réfère un terme ou un énoncé.

Ainsi, aux signes ou aux combinaisons de signes possibles, qui forment l'ensemble d'une langue, est attaché un sens. Frege définit le sens comme objectif. Tout locuteur français comprend de quoi il retourne si on l'informe que « le président du conseil fédéral suisse est Pascal Couchepin ». Encore qu'il est nécessaire de connaître le sens de « président du conseil fédéral » comme celle de « Pascal Couchepin » pour qu'un tel énoncé nous dise quelque chose. Expliqué de façon un peu plus usuelle, connaître le sens d'un

¹ Gottlob Frege, « Ecrits logiques et philosophiques », Seuil 1971, collection Points, série Essais.

mot reviendrait à savoir ce que dénote ce mot et être capable de donner cette dénotation par un autre sens.

On pourrait dire qu'une identité du type « $a=b$ » permet un certain gain de connaissance. « L'eau c'est de l' H_2O » explicite une propriété de l'eau ; Dire que « l'eau c'est de l'eau » n'apporterait, au contraire, aucune connaissance nouvelle. Les découvertes scientifiques permettent de nouvelles connaissances et celles-ci se donnent par de nouveaux sens. Et ne pas comprendre le sens d'un mot empêche la connaissance de sa dénotation. Ainsi, « Marvin Pontiac est John Lurie » ne révèle, sans doute, pas grand-chose à la plupart des gens. L'inintelligibilité des sens de « John Lurie » et de « Marvin Pontiac » rend tout l'énoncé insignifiant. Au plus il permet de savoir que les deux termes dénotent un même objet. L'information minimale qu'on pourrait deviner c'est que les objets que dénotent les deux termes sont des hommes (dans notre exemple ils dénotent un seul et même homme); d'après les conventions linguistiques on reconnaîtrait des noms (à causes des majuscules, encore que cela pourrait être des noms de lieux). À ce propos, nous pourrions ajouter que mots et phrases peuvent prendre un sens et dans le cas échéant une dénotation. Dans le cas des prédicats la dénotation serait un concept. Pour Frege un concept est une fonction dont l'objet qui la sature atteste la valeur de vérité du concept.

On objectera avec raison qu'il y a certains énoncés qui, à première vue, ne semblent pas avoir de dénotation. Effectivement un énoncé tel que « le corps céleste le plus éloigné de la terre » ne paraît pas avoir de dénotation. Ceci bien que le sens de l'énoncé soit parfaitement intelligible. Et de même certaines situations exigent que l'on s'intéresse non pas directement à la dénotation d'un énoncé mais bien à son sens. Lorsqu'on rapporte les propos d'un tiers ce qui figure comme dénotation n'est plus l'objet auquel réfère un énoncé mais le sens de celui-ci. Dans ce cas, tout comme dans tous ceux où l'on réfère aux *mots* de quelqu'un, la dénotation en est le sens habituel.

Un autre cas où l'on conviendra que ce qui prime est le sens : tous les récits fictifs ont un intérêt qui est essentiellement lié au sens. Savoir si un personnage d'un roman a effectivement existé et commis tels et tels actes n'est que d'un intérêt secondaire. Ce qui peut nous intéresser dans la littérature c'est, évidemment, un style, un choix d'images où le sens du

comportement que l'on pourrait attribuer à un personnage. Frege dit que la dénotation d'un énoncé est importante dans la mesure où nous intéresse sa valeur de vérité. « L'eau c'est de l'H₂O » affirme le fait que l'eau est composée d'une certaine proportion d'hydrogène et d'une autre d'oxygène. Dans ce cas ce qui est absolument primordial c'est que, dans la réalité on puisse démontrer que tel est bien le cas.

Le dernier point que nous allons encore observer ce sont les « pensées » selon Frege. Outre le sens et la dénotation Frege évoque une notion de « pensées » qui, un peu comme des idées platoniciennes, forment un troisième monde. Frege définit une pensée comme étant exprimée par une proposition ; et, comme proposition, elle a la possibilité d'avoir pour valeur de vérité le vrai ou le faux. Une pensée est intimement liée au sens. On peut même dire qu'une pensée c'est le sens d'une proposition ; bien que le sens d'une proposition ne soit pas toujours une pensée (parce que selon Frege, les propositions impératives, ou celles qui expriment des prières etc. n'ont pas de valeur de vérité, et donc leur sens ne peut pas correspondre à une pensée). Dans une proposition si on substitue un mot par un autre qui a une même dénotation, la dénotation de la proposition entière ne change pas (du moins dans les contextes où le « principe de compositionnalité ² » fonctionne), ce qui change c'est la pensée.

Un individu qui pense ne produit pas des pensées ; penser c'est saisir des pensées de ce troisième monde. Ces pensées sont immuables et intelligibles pour toute une communauté qui partage une même langue, dont elles sont comme une sorte de trésor commun³ ; ce sont elles qui permettent une communication entre différents individus. Si l'énoncé « un arbre vert est dans le jardin » est intelligible aux locuteurs français, c'est parce que le sens en est déchiffrable et de ce fait ces locuteurs sont capables de saisir la pensée encodée dans cet énoncé. Chacun a la possibilité de reconnaître une pensée. Sans être une composante de notre monde intérieur ni appartenant au monde réel, une pensée a la capacité de nous faire comprendre le monde réel et d'influer sur lui.

² Le principe de compositionnalité dit que le sens et la dénotation d'une expression est fonction du sens et de la dénotation de ses constituants simples.

³ *Ibid.*, pp.170-234 (« Recherches logiques ».)

À noter qu'il ne faut pas confondre une pensée avec une représentation. Une représentation est subjective et n'est perceptible qu'à celui qui la possède. Chaque individu conçoit une représentation d'un bateau, suivant sa personne, sa culture et ses goûts. Un membre d'un équipage d'un défi de l'America's cup n'a pas une même représentation d'un bateau qu'un pêcheur espagnol. Pourtant, aucun des deux ne confondrait un bateau avec un avion. La pensée d'un bateau, n'importe quel bateau, leur est bien accessible. Avec toujours comme condition que les deux comprennent le sens de « bateau ».

Le philosophe américain Hilary Putnam s'est, entre autres, distingué dans les domaines de la logique et de la philosophie des mathématiques avant de se tourner vers des questions touchant plutôt au domaine de la philosophie de l'esprit. De fait les philosophes de l'esprit sont en majeure partie des philosophes qui se sont aguerris en réfléchissant à des problèmes qui, sur le moment, se trouvaient être liés au langage. Suite au développement de la philosophie du langage, il s'est avéré que certaines questions liées au langage ont trouvé un prolongement dans des questions relatives à l'esprit.

La partie de l'œuvre de Putnam⁴ qui nous intéresse et celle où le philosophe tente de démontrer que la présupposition traditionnelle selon laquelle, a) « connaître la signification d'un terme consiste seulement à être dans un certain état psychologique », b) « la signification d'un terme détermine son extension » (ou la *Bedeutung* frégéenne) n'est pas cohérente car les deux thèses sont inconciliables et qu'il est impossible de les soutenir ensemble. Ce qu'il souhaite démontrer c'est que la signification n'est pas dans la tête et que ce n'est pas un acte mental qui détermine la signification. Et ce qui en résulte c'est tout une théorie de la signification qui met en lumière des composantes que l'on avait ignorées jusque là.

À la question de savoir si les significations sont bien dans la tête, Putnam répond au moyen d'une expérience de pensée. Il imagine un monde en copie conforme au nôtre, où chaque élément trouve son pendant identique. Cependant il y aurait au moins une différence importante : l'eau. L'eau terrestre se compose, nous dit-on, d'H₂O ; sur la « terre-jumelle », comme

⁴ Hilary Putnam, « Signification, référence et stéréotypes », cahier « philosophie », Les Editions Minuit, numéro 5 1985.

l'appelle Putnam, la substance qui forme les lacs et l'Henniez verte est composée d'éléments composés dont il simplifie la formule chimique, très compliquée, à XYZ. Ceci bien que d'aspect les deux eaux soient parfaitement semblables. Ensuite il examine une situation, par exemple au début du XVIII^{ème} siècle, ou personne, sur n'importe quelle terre, n'aurait su quelle était l'extension (ou la Bedeutung de Frege) de l' « eau » telle que nous la connaissons aujourd'hui. Dans un tel cas, un individu et son « jumeau » de la « terre jumelle » auraient pu saisir deux extensions différentes alors qu'ils commettent un même acte psychologique sans pour autant se douter que l'extension qu'ils saisissent soit différente.

Ainsi si la signification d'un mot tel que « eau » dépend d'un acte psychologique, tel celui de saisir l'extension (croire que l'eau c'est de l'H₂O, par exemple) l'expérience de pensée des deux terres montrerait que dans certains cas un même acte psychologique ne renvoie pas forcément à la même extension. Or c'est précisément ce que soutenait la première thèse contre laquelle s'insurgeait Putnam. Ainsi on ne pourrait pas dire que les significations se trouvent dans la tête car un acte psychologique à lui seul ne permet pas de définir l'objet auquel on réfère.

Ensuite Putnam tente de montrer comment la signification d'un terme se « fixe » suivant une « division du travail linguistique » qui dépend elle-même d'une division du travail non-linguistique. Dans une communauté, la signification d'un terme varie selon les individus. Et pour reprendre l'exemple de Putnam, le terme « or » n'a pas une même signification suivant les individus de cette communauté. Pour le commun de la population, l' « or » peut avoir une valeur symbolique à laquelle sa couleur participe grandement; alors que pour un spécialiste l' « or » n'a cette couleur dorée que par l'adjonction de cuivre ; et pour d'autres personnes encore ce n'est que sa valeur marchande qui importe. En somme la signification de l' « or » est partagée par toute une communauté. La signification d'« or », pour un individu, est partielle. Du fait qu'il ne connaît qu'un fragment de ce qui « fait partie » de la signification de ce mot au sein de toute une communauté. Ceci dit, rien n'empêche cet individu de connaître d'autres « parties » de la signification du mot « or » en se référant à l'avis d'un expert. Une jeune

épouse peut s'assurer auprès d'un joaillier que sa bague est bien en or, car il est plutôt improbable qu'elle soit en mesure de le déterminer elle-même.

Partagée par une communauté la signification n'est jamais parfaitement acquise. Un individu ne possède pas dans son esprit toute la signification d'un mot tel que « or ». Les significations des mots ne sont pas fixées et établies de manière distincte. Savoir une signification, ce ne peut pas être la connaissance de toutes les propriétés associées à un mot. Dans ce cas c'est la deuxième thèse traditionnelle qui est visée.

Putnam, à l'aide de quelques idées de Kripke, montre comment certains « noms d'espèces naturels » (comme eau, ...) ont une propriété indexicale. Comme le mot « je » varie en extension (*Bedeutung*) suivant la personne qui l'emploie ou « demain » qui nomme le jour qui suit celui où l'on prononce ce mot.

De même l'« eau » peut avoir une signification qui diffère. Par exemple, si l'on revient à l'expérience de pensée des deux terres, il est possible de concevoir qu'une analyse des deux eaux révèle la nature réelle de leurs substances. Mais ce que révèle une analyse n'est valable que par rapport à l'eau testée elle-même. C'est-à-dire, précisément *cette* eau-là, et non pas une autre de la terre jumelle. A ce propos on pourrait poursuivre la discussion et se poser la questions pour les mots qui ne soient pas forcément des « noms d'espèces naturelles ». Intuitivement on répondrait que la relation qui s'établit entre un mot et sa référence doit être intelligible pour une certaine communauté entière et ne pas être changeante. Ceci dit, on ne voit pas ce qui différencierait dans le cas de noms d'espèces non-naturelles du fait qu'on pourrait imaginer que l'usage du référent diffère dans le temps et dans un lieu et dans son acceptation par les humains, et de là, la signification également pourrait finir par différer – tout comme dans l'exemple (un peu tiré par les cheveux) de l'eau.

À ces égards, la signification, dans sa conception traditionnelle, omet deux éléments qui influent sur elle. À savoir la société, et le monde réel. La signification ne peut donc être fixée dans la tête d'un individu par une sorte de concept, parce qu'elle est déterminée socialement et, dans certains cas, indexicalement. Les thèses a) et b) évoquées plus haut ne sauraient être valable dans les cas des indexicaux, et si l'« eau » a bien ces propriétés

comme des mots comme « je » ou « demain » la thèse ne vaudrait pas, en tous les cas pour des noms naturels.

On outre la signification d'un terme dans une communauté se définit également par une sorte de propriété stéréotypée qui joue un rôle non négligeable. On associe à « or » une couleur dorée; ce qui dans le cas de l'or pur n'est pas exact. Ce qui n'empêche pas que la signification de l'« or » contient cette propriété dorée. Le caractère approximatif de cette propriété « dorée » est vital dans le jeu de la communication. Personne ne connaît entièrement la signification du terme « or » ; cependant tous les locuteurs français connaissent « or » sous sa définition stéréotypée. Et malgré son inexactitude, elle est tout de même suffisamment précise pour qu'elle puisse être utilisée avec efficacité.

À cette notion de stéréotype Putnam ajoute l'idée de marqueurs sémantiques de Katz et Fodor – qu'il modifie légèrement. Dans le stéréotype de « tigre » il y a un trait particulier tel celui de son animalité. Le trait d'animalité de « tigre » fixe le mot qui désigne la bête à une catégorie déjà assez précise de mot. Et de manière plus générale on peut concevoir qu'à un niveau sémantique il y a ce qu'on appelle des marqueurs sémantiques qui peuvent ordonner et ranger les traits d'un stéréotype. De même que dans le langage des mots comme «verbe », « adjectifs », « adverbes » etc. regroupent et classifient des termes qui se retrouvent dans d'innombrables phrases, on peut dire qu'il y a certains indicateurs de catégorie qu'il convient d'appeler marqueurs sémantiques qui limitent un terme à une classe. « Tigre » de par son *animalité*, ne peut certainement pas être « tasse à café » et ainsi reste confiné à une catégorie animale. Le marqueur sémantique assigne à « tigre » une catégorie donnée.

L'idée de stéréotype et de marqueur sémantique participe de ce qui détermine si l'on connaît la signification d'un mot, ou non. Sans être d'une précision infaillible, elle schématise la connaissance que peut avoir un individu d'un mot. Quelqu'un qui connaît la signification du mot « chat » connaît quelques propriétés, stéréotypées, associées au mot « chat ». L'imprécision de ces « traits » associés à un mot, n'empêche pas la communication de fonctionner. Il n'est pas nécessaire de connaître les

différentes races de chats qui existent pour pouvoir parler de chat dans une conversation ordinaire.

Grossièrement et pour résumer la signification selon Putnam : plutôt que d'identifier un objet à la signification, savoir ce que c'est que la signification d'un mot c'est savoir certaines propriétés qui lui sont associées. Ou pour reprendre les mots de Putnam c'est connaître « une forme normale (...) de description de la signification ». Et la « description de forme normale de la signification d'un mot doit être une séquence finie, ou « vecteur » ». Un vecteur « dont les composantes devraient comprendre au moins (mais il peut être désirable d'avoir aussi d'autres types de composantes) : (1) les marqueurs syntaxiques qui s'appliquent au mot, par exemple « nom » ; (2) les marqueurs sémantiques qui s'appliquent au mot, par exemple « animal », « période de temps » ; (3) une description des traits additionnels du stéréotype, s'il y en a ; (4) une description de l'extension⁵. »

Deux descriptions seraient identiques dans la mesure où elles partagent les mêmes composantes à l'exception de celle de l'extension ; car l'extension, sa nature réelle, est un problème dont la solvabilité n'est pas relative à un questionnement du langage et de sa nature, mais plutôt à celui du monde réel.

Entre les deux suppositions traditionnelles selon lesquelles la signification consiste en un acte psychologique qui devrait saisir ce qui veut être signifié ou bien alors que ce soit la signification qui détermine l'extension, Putnam accorde plutôt crédit à la deuxième possibilité parce qu'elle se révèle, plus ou moins, concordante avec ce qu'il dit tout au long de son article. En conclusion il manifeste également son étonnement devant toutes les positions qui ont été adoptées à l'égard de la « signification » du fait que toutes ont souvent ignoré le caractère indexical de certains mots ou, autrement dit l'influence qu'ils subissent de leur environnement et aussi la division du travail linguistique qui dénote clairement le caractère social du langage.

Si l'on se rappelle bien les quelques idées de Frege évoquées plus haut on peut, maintenant, peut-être se permettre à quelques remarques en tenant compte de ce que nous venons de dire sur Putnam. Le sens frégeén est

⁵ *Ibid*, p.42

objectif et c'est ce caractère auquel tout le monde (qui partage une même langue) a accès. Cependant il n'est pas évident comment ce ferait la « transcription » du sens aux représentations. Un individu qui parle le français comprend les phrases françaises (d'une conversation courante) au moyen du sens qu'il peut « décoder » ; mais lire le mot « maison » n'est réellement accompli que lorsque le mot « maison » est perçu par le lecteur, c'est à dire quelque part dans son esprit. Or, il semblerait que ce qui se passe dans l'esprit, c'est-à-dire les représentations, soit parfaitement personnel. La question est donc de savoir comment dans une perspective frégeenne un individu pourrait exprimer ses désirs et croyances tout en étant certain de se faire comprendre ? Jusque là, nous n'avons pas vu ce qui nous permettrait de répondre d'un point de vue qui se rapprocherait de celui de Frege. Mais avec les quelques idées de Putnam que nous avons vu on peut, peut être, sonder un aspect du problème.

La signification d'une expression, à proprement parler, d'après Frege n'est pas non plus dans la tête, (pour reprendre les mots de Putnam). Mais ou le philosophe allemand ne fait pas tant de distinction c'est au niveau du sens. A notre connaissance Frege n'évoque pas la question de la « maîtrise » du sens. Autrement dit, la compétence linguistique des individus.

L'argument de la division du travail linguistique relativise l'objectivité du sens de Frege. On peut difficilement nier le fait que les significations sont partagées par toute une population. Mais ce n'est pas pour autant que Putnam introduit le subjectif et le relatif dans la sémantique. Dans les cas incertains un individu peut toujours se référer à une quelconque personne qui fasse autorité sur la question litigieuse. Un sens objectif existe, mais il est partagé.

Et pour revenir à la correspondance entre sens et représentation on peut se demander si finalement ce qui rend les représentations uniques et accessibles aux seuls porteurs de ces représentation ce n'est pas le fait que les significations soient justement dispersées au sein d'une société. Et donc qu'une signification d'un mot n'est jamais identique à ce qu'elle devrait être, pour le dire de manière un peu boiteuse. On s'arrêtera ici en ce qui concerne cette question ; bien il soit intéressant de la traiter plus longuement.

Les quelques idées que nous emprunterons à Searle n'ont absolument pas la même importance que celles de Putnam et de Frege. Autant le *Sinn* et la *Bedeutung* de Frege, et l'expérience de pensée des deux terres figurent comme des éléments incontournables dans les œuvres de Frege et Putnam, autant les quelques objections que Searle adresse à Putnam sont secondaires et ne sont pas vraiment révélatrices de ce qui intéressait réellement Searle.

Le philosophe John Searle après une formation philosophique à l'école du « langage ordinaire » s'est, dans un premier temps, intéressé à la question des « actes de langage » qui avaient été mis en évidence par Austin. Il élabore la conception des actes de langage et s'intéresse particulièrement aux actes illocutionnaires. Dans ses travaux plus tardifs les notions d'intention et d'intentionnalité trouveront une place prépondérante. La partie de l'œuvre qui nous intéresse est consacrée à l'intentionnalité⁶ (c'est le titre du livre). Selon Searle, les actes de langage ne sont rien d'autre qu'une partie de l'action humaine. Et la question de savoir quelle relation s'établit entre le langage et le monde n'est qu'une question particulière d'une autre, plus générale, qui consiste à savoir comment l'esprit entre en relation avec le monde.

Le sous-titre du livre stipule « Essai de philosophie des états mentaux ». Ce qui explicite bien que le livre traite d'une question particulière qui n'est pas à proprement parler celle qui préoccupe Putnam et ce n'est qu'au cours de son exposé que Searle examine la thèse de Putnam, que nous avons évoqué plus haut, et la réfute. La question de savoir où se trouvent les significations s'insère donc dans un cadre bien précis. Notre ambition n'est pas d'extraire les quelques idées de Searle et de les exposer comme une théorie équivalente à celle de Putnam. Nous nous soucierons donc d'observer les quelques arguments que Searle oppose à Putnam en regrettant de ne pouvoir observer leurs rôles exacts dans la théorie de Searle – car cela nous mènerait trop loin.

Avant toute chose il est peut-être nécessaire de clarifier la position générale de Searle. Dans la problématique de la référence Searle adopte une

⁶ John Searle, « L'Intentionnalité », Les Editions Minuits, 1985 pour la traduction en langue française.

position frégéenne qui accepte la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung* mais qui refuse le troisième monde des pensées objectives. De plus on peut souligner que Searle comme Frege, conçoit un même sens internaliste. Ce qui veut dire que dépendant d'un certain état mental un individu est apte à saisir une entité abstraite comme celle d'un mot.

L'analyse du sens internaliste va contre le paradigme dominant. Searle va tour à tour examiner différentes positions qui réfutent la thèse d'une analyse internaliste du sens ; dont précisément celle de Putnam. Il se trouve que si les différentes thèses qui s'opposent à celle de Searle s'avèrent justes, la sienne sera inévitablement fautive. Sans entrer dans les détails les 5 thèses (qui figurent parmi les plus influentes sur la question), dont va discuter Searle, possèdent quelques caractéristiques semblables. Notamment le fait que le contenu intentionnel interne d'un locuteur ne lui permet pas de définir la référence dans les cas où il parle aussi bien que dans ceux où il pense.

Putnam prétendait que les significations ne sont certainement pas dans notre tête. Après considération de deux thèses qui a) disaient que connaître la signification d'un terme c'est être dans un état psychologique et b) que l'intension détermine le sens, Putnam, en développant quelque peu la seconde, est enclin de l'accepter.

Selon Putnam, un acte psychologique n'est pas suffisant pour saisir l'extension précise d'une intension (ou le *Sinn* frégéen). L'expérience de pensée de la terre jumelle et la notion de division du travail linguistique devraient démontrer que tel est bien le cas. Suivant la conception frégéenne, à ce point, Searle ne conçoit pas que l'aptitude, d'un individu, à saisir une intension soit révélatrice de ce qu'une intension ne dénote pas la bonne extension. De plus, dans l'idée de la division du travail linguistique, qu'un individu ne sache pas déterminer l'extension d'un terme ne fait que repousser le problème, puisque ce sera à un expert qu'incombera la tâche de fixer l'extension.

L'exemple de la terre jumelle montrait la possibilité que deux individus pour une même intension saisissent des extensions différentes. La thèse traditionnelle selon laquelle la signification d'un mot est une sorte de concept n'est plus au goût du jour depuis longtemps. Cependant ce que Putnam propose, finalement (d'après Searle), c'est que la signification soit une sorte

de concept indexicalement déterminé, où une référence reste toujours fixée par une intension. Mais pour Searle cela ne démontre pas que les significations ne sont pas dans la tête. Néanmoins, il ne se contente pas de ces conclusions et poursuit la discussion sur la thèse de Putnam.

La question de Searle est : « Pourquoi pense-t-il [Putnam] que, dans ces définitions indexicales, ce n'est pas ce qui se trouve dans la tête qui détermine l'extension ? ⁷ ». On pourrait considérer deux aspects des idées putnamiennes. D'une part, dans le cas où deux individus référerait à deux extensions différentes, par une même intension, il y a un élément important qui est la nature de l'extension même. Et comme l'extension dépend de la nature exacte d'un objet auquel un mot fait référence (dans le cas de l'eau c'est la composition chimique de l'eau), ce qui est dans la tête ne suffit pas pour déterminer l'extension. Ce qui va contre l'intuition c'est que la définition même d'intension et d'extension veut que l'intension établisse des conditions qui soient satisfaites par l'extension. Tabler sur la méconnaissance de l'extension ne change pas le rôle qui est assigné à l'intension.

Dans le cadre de son exposé sur l'intentionnalité Searle tente de démontrer que, notamment, en ce qui concerne des expressions indexicales les conditions de satisfaction peuvent être définies par rapport aux expressions elles-mêmes. Ainsi un mot tel que « eau » peut être « indexicalement défini comme tout ce qui a même structure que la substance qui a causé *cette* expérience visuelle, quelle que soit la nature de cette structure. ». Cette analyse est valable pour les deux terres, car ce qui importe c'est le mot « *cette* ».

Pour ces raisons un même acte psychologique et des mêmes mots peuvent signifier des choses différentes. Mais c'est en vertu de conditions de satisfaction qui sont fixées par l'expérience d'un individu et non pas par des causes extérieures. On serait tenté de voir dans la proposition de Searle, comme une plus grande autonomie accordée à un individu dans son rapport avec les mots.

Quelques remarques pour conclure. Il est très difficile de toujours bien saisir ce qu'un philosophe entend par « signification ». La question de la

⁷ *Ibid.*, p.245

signification ne semble pas être résolue. Ensuite l'aspect toujours très technique que l'on rencontre dans les écrits sur le langage ne devrait toutefois pas cacher la dimension humaine de la question. La présupposition traditionnelle confondait la signification avec une sorte de concept d'un état du monde qui apparaissait dans l'esprit lorsque la signification de certains mots était comprise. Peut-être que l'on se trompe mais la problématique n'a pas tellement changé. Qu'est ce qui se passe dans l'esprit (ou ce que l'on préférera, cerveau etc.) qui a compris certains mots ? Et si ce n'est pas dans l'esprit alors qu'est-ce qui s'est passé dans le monde ? Ou entre les deux ? Enfin, le texte ci-dessus se contente d'être une tentative de comprendre ce que disaient Frege, Putnam et Searle en évitant toute forme de commentaire.